

traducteur du XVII^e siècle a dit que « toute la dernière Antiquité, et les Modernes, sont d'accord de son élégance », un feu d'artifice éditorial. Paul-Augustin DEPROOST

PÉLAGONIUS SALONINUS, *Recueil de médecine vétérinaire*. Texte établi, traduit et commenté par Valérie GITTON-RIPOLL. Paris, Les Belles Lettres, 2019. 1 vol. broché, 12,6 x 19,2 cm, CXLIV + 624 p., 3 pl. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE LATINE, 424). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-01484-5.

Malgré le nom d'auteur, Pelagonius Saloninus, qui le détermine, ce texte ne constitue pas une œuvre en forme mais une compilation d'exposés adoptant la forme épistolaire, d'où l'appellation *commenta*, traduite ici par « recueil ». Les dédicataires sont multiples ainsi que les auteurs. L'éditrice parle d'une « mosaïque », désignation métaphorique qui traduit bien l'impression que donne la lecture de cet ensemble dont la cohérence tient au sujet traité. K.-D. Fischer, spécialiste reconnu de la littérature médicale de langue latine, avait donné une édition en 1980 (Teubner), sur la base des deux manuscrits connus, dont il juxtaposait les textes. La première édition scientifique est celle de Max Ihm, donnée en 1892 chez l'éditeur Teubner également. La présente édition, dont l'auteure est aussi une spécialiste reconnue dans le champ plus précis de la médecine hippiatrice, est la première édition proposant un texte unique tiré d'une collation exhaustive. Quatre manuscrits sont désormais connus, auxquels il faut joindre la tradition indirecte, la *Mulomedicina* de Végèce, qui puise dans cette source, et les *Hippiatrica Graeca*. Il faut noter en effet que cet ensemble fut repris en traduction grecque dans une collection assemblée dans le courant du IX^e siècle (*Corpus Hippiatricorum Graecorum*). Ce passage du latin au grec est un fait suffisamment rare qui retient l'attention. Il se comprend par l'importance des considérations relatives au cheval, tant sur le plan pratique que sur le plan culturel, et la grande expertise que les auteurs de langue latine avaient su développer à ce sujet. L'existence de cette traduction explique que Pelagonius soit cité comme auteur de langue grecque dans les histoires de la médecine vétérinaire jusqu'au XIX^e siècle. L'éditrice rappelle que des rédactions multiples étaient en circulation dès l'Antiquité. Contrairement à l'hypothèse de Fischer, elle repousse la fiction d'un manuscrit original qui aurait été perdu. Le choix des leçons s'avère par conséquent très délicat et « l'on doit se résigner à éditer seulement l'un des états du texte » (p. CX). Cet état de la tradition invite à une observation dont nous pensons qu'elle pourrait s'appliquer à nombre des documents sur lesquels les études de philologie classique portent : « Nous n'expliquons donc pas les variantes significatives comme des choix opérés lors de la transmission médiévale, mais comme des variantes déjà présentes dans les diverses éditions antiques ; et nous levons l'accusation de falsification longtemps portée à l'encontre des scribes médiévaux, qui auraient, dans un but pratique, réaménagé les textes techniques. Il n'y a pas eu, dans l'Antiquité, une seule édition de Pelagonius, mais plusieurs, opérées sans doute à plusieurs époques différentes. Ces éditions se confondent plus ou moins avec les rédactions successives du traité, que sa forme de compilation autorisait en théorie à s'accroître indéfiniment » (p. CX). Il n'est pas aisé non plus d'identifier chaque source ; certains exposés (chacun formant un chapitre du traité) sont introduits par un simple *ait*, d'autres par une formule épistolaire plus explicite quant au scripteur comme à son destinataire. Ainsi pour ce qui

fait office d'épître dédicatoire : *Pelagonius Arzygio suo salutem dicit*. Les sources principales que l'on peut cependant dégager sont Apsyrtus, dont la datation est débattue, Eumelus, Columelle et bien sûr Pelagonius, dont le nom revient souvent. L'éditrice évoque la probabilité qu'il s'agisse de la source véritable (1^{er} siècle ?), reprise et augmentée ; auquel cas l'auteur de la compilation épistolaire ne serait pas ce même Pelagonius (hypothèse ancienne) mais un anonyme. La forme épistolaire offre l'avantage, à travers l'identité des correspondants, de permettre la datation du texte, soit le règne de l'empereur Julien (361-363), selon l'éditrice, qui opère ici une restriction chronologique des hypothèses de Fischer. Ainsi le dédicataire de l'épître liminaire est selon toute probabilité Betitius Perpetuus Arzygius, consulaire d'Étrurie après 366. Pelagonius déclare vouloir l'imiter à travers cette entreprise littéraire ; l'éditrice suppose que ce haut dignitaire devait aussi être connu pour ses compositions poétiques bucoliques ou cynégétiques. Un portrait de l'auteur se profile alors, non pas un spécialiste de l'art vétérinaire, comme cela a pu être pensé, mais un lettré évoluant dans la familiarité des grands personnages, se proposant comme conseiller au sujet des chevaux, qui faisaient l'objet du plus grand intérêt voire de la passion des milieux aristocratiques. Cet écrit s'adresse donc à des non-spécialistes. L'éditrice n'hésite pas à parler de « vétérinaire mondain », en tant qu'il traite principalement des chevaux de course. Le texte relève donc bien du champ de la littérature zootechnique mais ses enjeux ne se limitent pas à la connaissance. On notera que les adresses au destinataire, là où elles sont explicites, sont souvent prétexte à échanger politesses et compliments qui reflètent le cadre socio-culturel présidant à la rédaction. L'éditrice a donc raison de comparer cette somme au *De agricultura* (perdu) de Celse, qui peut en constituer le premier modèle connu – observation que l'on pourrait étendre à l'ensemble de l'encyclopédie celsienne, et au *De re rustica* de Columelle, le plus ancien témoin conservé du genre. Si, comme elle en fait prudemment l'hypothèse, la source véritable serait un auteur du 1^{er} siècle (du nom de Pelagonius), nous trouverions dans ce document un autre témoin, remanié et augmenté à date ultérieure, du courant encyclopédique aristocratique et mondain qui caractérise cette période en milieu romain. Il faut reconnaître que la tentation est forte, mais nous adopterons la même prudence de bon aloi avant toute conclusion. L'introduction très érudite (154 pages) propose les considérations attendues sur le style et les usages lexicaux propres à cette littérature technique et médicale, dont la particularité est de se situer à la croisée de différents registres linguistiques et d'être confrontée aux enjeux du bilinguisme (les sources grecques y étant déterminantes), mais s'intéresse également à la prose métrique, à travers le relevé et l'étude méticuleuse des clausules opérés dans certaines des épîtres par Jean Soubiran. Bien que cette partie de l'introduction ne soit pas la plus développée, elle témoigne non seulement d'une certaine culture rhétorique de l'auteur/des auteurs, qui appliquent consciencieusement les réflexes littéraires de leurs modèles, mais aussi d'un véritable travail de composition qui ne se limite pas aux épîtres liminaires mais se retrouve jusque dans les parties techniques. Ici encore le contexte socio-culturel et le lectorat visé apparaissent assez nettement. Les notes complémentaires, rejetées en fin de volume conformément à la charte éditoriale de la collection, occupent 250 pages et sont suivies d'annexes et d'indices exhaustifs et érudits. De ce point de vue, ce volume réalise à la perfection l'ambition scientifique et philologique qui anime aujourd'hui la Collection des Universités de France dans ses nouvelles livraisons. Cette nouvelle édition/traduction est une

belle démonstration de l'expertise et de l'érudition de Valérie Gitton-Ripoll sur un sujet dont on mesure, à travers ce témoin, l'importance qu'il revêtait dans le monde romain.

Frédéric LE BLAY

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE & Judith ROHMAN (Ed.), *Lectures latines. 45 textes de la littérature latine interprétés par des professeurs. En hommage à Sylvie Franchet d'Espèrey*. Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol., 342 p. (SCRIPTA RECEPTORIA, 14). Prix : 25 €. ISBN 9782356132345.

Ce recueil d'articles, constitué à l'occasion du départ à la retraite de Sylvie Franchet d'Espèrey, présente 45 extraits de la littérature latine dont le commentaire nous fait percevoir tant la virtuosité avec laquelle ils ont été composés que leur intemporalité. Dans la première de ces contributions, Vincent Martzloff étudie un fragment d'une tragédie d'Accius sous l'angle stylistique et intertextuel (*Aeneadae siue Decius*). Ensuite, Sophie Conte analyse les procédés comiques mobilisés dans la scène de l'*Amphitryon* de Plaute où Mercure fait face à Sosie (362-409). Sylvie Laigneau-Fontaine, elle, s'intéresse à un passage des *Adelphes* de Térence plaidant en faveur d'une éducation fondée sur l'indulgence (42-77). Sabine Luciani commente ensuite le passage de Lucrèce relatif à la tristesse d'une vache sachant son veau sacrifié (2. 333-380). Dans l'article suivant, Joëlle Soler démontre toute la complexité de composition du *Carmen 5* de Catulle. Tout aussi complexe est l'exorde de la cinquième *Tusculane* (5. 1-2) où Aleth Tisseau des Escotais analyse les moyens utilisés par Cicéron pour convaincre son public que la vertu suffit à rendre heureux. Olivier Devillers tente ensuite de montrer, sur la base d'un passage du *Jugurtha* (93), la manière dont Salluste, comme les autres historiens, se sert des digressions pour dramatiser sa narration. Les sept articles suivants sont consacrés à Virgile. Le premier, juxtaposant une scène des *Bucoliques* (1. 1-5) et un passage du roman de Longus (2. 3-7), réunit les réflexions de trois spécialistes (Isabelle Boehm, Catherine Broc-Schmezer et Marie-Pierre Noël). Toujours dans les *Bucoliques*, Françoise Daspét analyse la scène de la capture de Silène, pleine d'antithèses et d'ambiguïtés (6. 13-30). C'est ensuite aux *Géorgiques* que s'intéresse Hélène Casanova-Robin, qui commente le passage relatif au vieillard corycien (4. 116-148), notamment dans ses liens avec Lucrèce. Les quatre articles suivants portent quant à eux sur des extraits de l'*Énéide*. Dans le premier, Isabelle Jouteur examine la description virgilienne de la *fama* (4. 173-195) qu'elle met en lien avec le processus actuel de désinformation. Aline Estèves se penche ensuite sur le personnage de Camille qui, contrairement aux héroïnes de bandes dessinées actuelles, essaie en vain d'égaliser les héros épiques (7. 803-817 et 11. 648-698). Après cela, Alexandre Grandazzi réalise un commentaire historique de la remontée du Tibre par Énée (8. 86-114), passage qu'il met en parallèle avec les récits de l'époque des Grandes Découvertes. Cette « section virgilienne » du recueil se clôt sur les réflexions de Judith Rohman concernant la mise à mort de Turnus par Énée (12. 930-952). Les deux articles suivants sont consacrés à Horace : Armelle Deschard propose un commentaire détaillé de l'Ode *Nunc est bibendum* (1. 37), tandis que Maëlle Glasz attire l'attention du lecteur sur l'universalité du message porté par l'Ode *Diffugere nives* (4. 7). Viennent ensuite trois contributions portant sur l'œuvre de Tite-Live : Jean-Baptiste Riocreux se